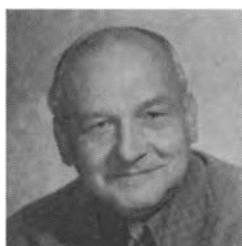


Felix Timmermans, Anton Bergmann et la ville de Lierre

José de Ceulaer



Né en 1921 à Lierre (province d'Anvers). Licencié en philologie germanique à l'Université catholique de Louvain. Professeur de néerlandais à l'Athénée royal de Lierre. Président de l'Association Felix Timmermans. Publications: *De mens in het werk van Felix Timmermans* (1957 - L'homme dans l'œuvre de Felix Timmermans), *En toch. Spiegelbeeld van Felix Timmermans* (1967 - Et pourtant. Image réfléchie de Felix Timmermans), *Kroniek van Felix Timmermans* (1972 - Chronique de Felix Timmermans), ainsi que des entretiens avec des écrivains flamands (cinq volumes) et néerlandais (un volume).

Adresse:

Beukenlaan 26, 2508 Kessel (Belgique).

Le 24 janvier 1947 mourut à Lierre, où il était né en 1886, l'écrivain flamand le plus lu et le plus traduit du vingtième siècle, Felix Timmermans. Il y avait exactement soixante-treize ans, ce jour-là, qu'avait été enterré un autre écrivain lierrois, Anton Bergmann.

A l'exception de son dernier roman, une biographie romancée du peintre du dix-septième siècle *Adriaan Brouwer*, ses principales œuvres de prose ainsi que son recueil de poèmes *Adagio* ont été traduits en français. L'hymne à la joie de vivre qu'était *Pallieter*, dont la version originale parut au milieu de la première guerre mondiale, fut traduit en français en 1923 par Bob Claessens, à l'instigation de Frans Masereel. La même année, la revue *Europe* publia la traduction française d'une nouvelle couronnée du Prix triennal de l'Etat, *Les très belles heures de mademoiselle Symphorose, béguine. L'enfant Jésus en Flandre*, traduit par l'auteur néerlandais Neel Doff, qui s'était fait connaître grâce aux romans autobiographiques *Jours de famine et de détresse* et *Keetje Trottin*, fut publié en 1925. *La harpe de saint François* connut le plus grand succès en France: sept éditions et trois éditions sous licence, chaque fois avec deux tirages. En 1938 parut la traduction française du roman *Pieter Bruegel*, qui fut traduit en seize langues. Du *Trip-tyque de Noël* parurent deux traductions françaises: une de Camille Melloy et une de Marie Gevers. Cette nouvelle fut adaptée pour le théâtre. La version française, intitulée *Et où l'étoile s'arrêta*, fut jouée en 1927 à Paris par les Compagnons de Notre-Dame, sous la direction de Henri Ghéon, avec Henri Brochet dans l'un des principaux rôles. La même année, la pièce présentée dans la version néerlandaise originale par la compagnie *Het Vlaamse Volkstoneel* (Théâtre populaire flamand) au Théâtre des Champs-Élysées, dans le cadre du Festival international organisé par la Société univer-



selle du théâtre. Ont encore été traduits en français: les romans *Le curé de la vigne en fleur* (1942), *Psaume paysan* (1943), *Anne-Marie* (1946) et un recueil de *Contes* (1942) pour enfants.

Anton Bergmann naquit à Lierre en 1835. Son grand-père était un Allemand originaire du duché de Nassau. Officier de l'armée néerlandaise, il se vit assigner Lierre comme résidence obligatoire après l'invasion des Français en 1795. Il y épousa Catharina van Zinnicq, qui appartenait à une famille noble dont étaient issus deux maires de la ville de Lierre. Leur fils Georges, le père d'Anton, devint à son tour maire de la ville. Avec le futur père du Mouvement flamand, Jan Frans Willems, qui était considéré comme faisant partie de la famille Bergmann, il avait été initié par son père aux langues et littératures latine, grecque, française, allemande et néerlandaise. Son fils Anton respecta la tradition familiale et joua à son tour un rôle important dans la vie culturelle de sa ville où, à l'instar de son père, il s'établit comme avocat. Il y fonda l'hebdomadaire libéral *De Lierenaar* (Le Lierrois), y fut le président de la section locale de l'association culturelle flamande de tendance libérale, le fonds Willems, et publia en 1873 un ouvrage consacré à la *Geschiedenis der stad Lier* (Histoire de la ville de Lierre).

Anton Bergmann admirait beaucoup l'écrivain néerlandais Nicolas Beets qui, sous le pseudonyme d'Hildebrand, avait publié *Camera Obscura* (1839). Dès qu'eut paru son livre *Ernest Staas* (1874), il en envoya un exemplaire à Nicolaas Beets, qu'il considérait comme son maître. La lettre dans laquelle le destinataire remerciait et félicitait Anton Bergmann arriva à Lierre le 21 janvier 1874, le jour même où ce dernier mourut, âgé de trente-huit ans. Le prix quinquennal de l'Etat lui fut décerné à titre posthume.

Tout comme *Camera Obscura*, *Ernest Staas* fut toujours considéré comme une œuvre réaliste. Ce n'est que dans la récente anthologie scolaire *De Dubbelvluit* (1971 - La flûte à deux tuyaux), qu'Anton van Wilderode a classé ce livre sous la rubrique du genre romantique et humoristique. A un bon siècle de distance, l'ouvrage se présente en effet comme une œuvre romantique plutôt que réaliste. L'histoire à moitié autobiographique est effectivement dominée par la nostalgie du passé, plus spécialement de l'enfance et de la jeunesse de l'auteur.

Le livre se divise en cinq chapitres où sont évoqués chaque fois trois souvenirs dans l'ordre chronologique. L'auteur parle successivement de souvenirs, de croquis et d'impressions. Ceux-ci sont groupés autour de l'âge de l'enfance, des années de sa vie estudiantine, de la période de stage et de l'expérience d'avocat du narrateur. Dans la dernière partie, il revient à la situation dont il est parti, et dans *Un dernier rêve* - titre révélateur du romantique -, il évoque de nouveau la figure de *Ma chère Bertha*, qui a fait éclore son amour de jeunesse. «A quoi bon rappeler ces jours écoulés depuis longtemps!» lui souffle-t-elle dans son mélancolique rêve éveillé. «La vie active est là, ...» Ainsi l'auteur nous montre-t-il que son intention n'était pas tellement de décrire la réalité, mais plutôt de s'abandonner à la nostalgie du passé.



Dans le premier chapitre déjà, il avait paraphrasé les vers du poète romantique flamand Ledeganck, inspirés de Byron :

*«Je retrouve encore en vous Bruges-la-Belle,
mais non plus, hélas, Bruges-la-Vivante!»*

en écrivant: «Je retrouvais encore les vieilles béguines, mais non plus, hélas, le vieux béguinage.» Et il s'était nettement distancé de l'esprit de l'époque en ajoutant :

«Là aussi, l'esprit du siècle avait exercé ses ravages. Cette fièvre de démolition, de destruction, cette rage de tout moderniser n'avait pas épargné le saint lieu: qu'en restera-t-il?»

On a beau s'isoler du monde, s'enterrer, se claquemurer, les idées modernes s'insinuent, pénètrent par les moindres fissures et, sous leur souffle contagieux, tout le passé s'écroule.»

Dans ce même béguinage où Ernest Staa suivit des cours dans une maison ancienne qui s'appelait «Etablissement pour l'éducation des deux sexes» et où il fit la connaissance de la petite Bertha, Felix Timmermans trouva, lui, un demi-siècle plus tard environ, l'inspiration d'un certain nombre de *Contes du béguinage*, qu'il écrivit en collaboration avec Antoon Thiry, et de l'histoire de mademoiselle Symphorose, béguine tombant amoureuse du timide jardinier Martinus, qui ne se

rend pas compte des sentiments de la béguine à son égard et entrera dans les ordres comme frère convers.

Dans la mesure où le volume limité de la prose créatrice de Bergmann permet une comparaison avec l'œuvre de Timmermans, leur œuvre à tous deux comporte, outre certaines différences frappantes, quelques caractéristiques communes. Le conteur né qu'est Anton Bergmann et Felix Timmermans qui, en plus de ses dons de conteur, possédait une vision poétique et un pouvoir créateur linguistique d'une remarquable originalité et non dépourvu d'une certaine exagération baroque, avaient en commun la nostalgie du passé, une grande bonhomie et un très grand amour de leur ville natale, dont le chauvinisme était tempéré et relativisé par leur humour. Ces trois caractéristiques, souvent, se renforçaient mutuellement. La nostalgie du passé de nos auteurs se concentrait sur leur ville natale.

Tout en étant le fils d'un Français, l'auteur Hendrik Conscience avait, dans *De Leeuw van Vlaanderen* (1838 - Le lion de Flandre) conféré une aura romantique au passé national. Anton Bergmann concentra toute son attention sur l'histoire de sa ville natale, qu'il décrivit le plus objectivement possible mais dans une perspective historique limitée. Felix Timmermans rêvait sa ville en un *Schoon Lier* (Lierre - la Belle), redessinant les rues, les places et les bâtiments dans son propre style et les dotait des couleurs de son imagination. «Lorsque je raconte quelque chose sur Lierre,» a-t-il dit un jour, «je m'imagina la ville de Lierre telle qu'elle était lorsque j'avais douze ans.» Il remontait souvent plus loin dans le passé et situait ses récits dans le Lierre que son père lui avait fait connaître. Pour son roman *Anne-Marie*, il s'inspira du portrait d'une femme des années 1850-1860: il situait le roman à l'époque Biedermeier. Dans la mesure où son œuvre est liée à une épo-



que, il n'y a jamais évoqué l'image de l'époque à laquelle il vivait en tant qu'adulte. Comme auteur, il laissait quasi entièrement de côté les problèmes de son temps, mais en dehors de son œuvre littéraire, il s'est efforcé aussi de préserver intact l'aspect de la ville de Lierre. Il protesta lorsque les vieux fossés furent comblés et le dernier moulin à vent démolit. Il put empêcher que le somptueux jubé de l'église Saint-Gommaire fût déplacé et il s'opposa à la dégradation de l'ancien marché au poisson.

La bonhomie présente dans les œuvres de Bergmann et de Timmermans et qui détermine leurs rapports avec la plupart de leurs personnages, peut aussi être mise en rapport avec leur amour de la ville natale. «Lierre possède un climat qui lui est propre,» affirma Timmermans dans une causerie sur le peintre Isidoor Opso-

mer, «on pourrait dire un climat de bonhomie.» Et dans *Schoon Lier*, il parle de la bonhomie de Bergmann et de l'amour qu'il portait à sa ville natale et à ses habitants. Aimer une ville, c'est se plaire dans l'atmosphère qui y règne (et parfois chasser d'un sourire relativisant l'irritation que peut provoquer sa mesquinerie), c'est pouvoir y respirer au rythme de la vie populaire, y écouter avec un intérêt sincère le récit d'un simple homme de la rue et savoir parler avec lui à son niveau.

Dans *Ernest Staas*, Bergmann opte clairement en faveur des petites gens. Au chapitre *Le livret de l'ouvrier*, il fait intervenir Ernest Staas en tant que défenseur d'un ouvrier auprès de son employeur. Dans *L'Union des propriétaires*, il dénonce une forme d'abus social. Et dans le croquis humoristique *Le ministère public contre Plus et Stuyck*, il laisse clairement entendre que les querelles linguistiques en Belgique ont aussi pour origine des abus sur le plan social. Lors de l'audience au tribunal portant sur une querelle entre voisins, tout se déroule exclusivement en français, sans que les personnes concernées y comprennent un seul mot. Le chapitre se termine par la réflexion suivante: «Il faudra quelque temps encore avant que l'on persuade à beaucoup de nos jeunes avocats qu'ils feraient mieux de plaider en flamand.»

Timmermans, lui aussi, lorsque l'occasion s'en présente, prend ouvertement la défense de l'homme du peuple, surtout dans ses récits plus courts. Il le fait aussi dans *Pallieter*, lorsque Pallieter propose d'un air moqueur au jeune comte qui lui crie que ses ancêtres s'étaient battus pour ses possessions, d'en faire autant lui-même!

Timmermans a raconté à plusieurs reprises qu'enfant il allait écouter bouche bée les histoires que racontait un pauvre savetier de son voisinage. Il en a repris plusieurs dans ses récits ou les a intégrés dans ses romans. Ses contacts étroits

F. Timmermans avec son fils Gommaar et son chien Dako, qu'il appelait aussi «Beethoven».



avec les hommes du peuple de Lierre, qu'il n'abandonna jamais, ont exercé une influence considérable sur son langage. Il leur doit ce langage savoureux qui lui vaut surtout l'admiration des Néerlandais. Nombre d'expressions considérées comme des trouvailles originales de l'auteur faisaient partie, en fait, du langage quotidien tel qu'il vivait dans les quartiers populaires de Lierre. Le mérite de Timmermans, c'est qu'il a su les transposer dans ses œuvres d'une manière créatrice et spontanée.

Si le pouvoir créateur linguistique chez Anton Bergmann était encore entravé par l'utilisation du néerlandais particulièrement conditionné et contaminé par l'influence française tel qu'il vivait aux dix-

neuvième siècle, il n'en a pas moins su, lui aussi, puiser dans les richesses de la langue populaire et il a inséré dans *Ernest Staas* plusieurs expressions qui ont toujours cours dans le dialecte de la ville. Il est clair, dès lors, que l'œuvre d'Anton Bergmann comme celle de Felix Timmermans revêtent éminemment un caractère spécifiquement lierrois en ce qui concerne l'inspiration, la localisation, le climat et la langue.

Le temps est une horloge dont on ne peut arrêter le balancier. L'atmosphère d'une ville ne se fige pas, mais elle évolue avec l'esprit du temps. Il ne reste plus que, par-ci par-là, un bâtiment ou un coin de rue qui aidera l'imagination du lecteur de notre époque à se laisser envahir par l'atmosphère de la ville que Bergmann et Timmermans ont évoqué d'une manière déjà archaïsante. Personne ne s'étonnera que de nombreuses traces laissées par eux aient déjà été effacées.

Il ne reste plus aucune pierre de leurs maisons natales respectives. Seule une pierre commémorative apposée sur la façade d'un immeuble divisé en appartements et comportant des garages au rez-de-chaussée nous rappelle qu'Anton Bergmann est né, à cet endroit, dans une imposante maison de maître qui a survécu à la deuxième guerre mondiale pour être démolie par la suite. La maison donnant sur la Grand-Place, où il s'établit à côté de celle qu'habitait son père après son mariage avec Elisa Van Acker - originaire d'une famille de Bergues en Flandre française - et où il est mort, cette maison fut entièrement détruite pendant la première guerre mondiale. De sa maison de campagne à Nazaret, où se trouvait jadis l'abbaye dont l'écrivain mystique Beatrijs van Nazaret avait été l'abbesse, ne subsiste plus que le fossé.

Même le *Pannenhuis*, où Ernest Staas passa sa jeunesse auprès de sa tante, n'a pas été sauvé de la démolition.

1.
«In den soeten naam Jesus.»
Dessin de Felix Timmermans.

2.
Dessin de Felix Timmermans.



Mais sous le feuillage d'un des remparts qui entourent la ville intérieure d'une ceinture verte, les aiguilles du temps ont été arrêtées sous le buste de l'auteur, et Ernest et Bertha y sont redevenus les écoliers qui ne savent pas au juste que faire des tendres sentiments qu'ils nourrissent l'un pour l'autre et qui ne se sa-

vent pas encore à quel point leurs chemins se sépareront.

Parallèle à la promenade des remparts, il y a l'avenue Anton Bergmann, sur laquelle débouche l'avenue Ernest Staas. Celle-ci indique la direction du rempart des Chartreux, où est né Felix Timmermans et où il habita pendant la première guerre mondiale une petite maison où, devant, il vendait des friandises et, derrière, il écrivait *L'enfant Jésus en Flandre*. A l'endroit où le rempart des Chartreux et la rue de Lisp, où est né Anton Bergmann, débouchent tous deux sur une rue plus large, se trouve toujours cette maison adossée à la façade d'une vieille auberge qui a conservé le nom *In 't Kruis* (La Croix) qu'elle avait déjà dans le récit qu'elle inspira à Timmermans.

Près du pont à proximité de la Grand-Place où le beffroi gothique, dont Victor Hugo a fait un croquis, a contracté un second mariage avec un hôtel de ville Renaissance après la démolition de la halle aux draps du Moyen Age, on traverse la place Felix Timmermans et on arrive à la place Zimmer. Les quatre automates qui animent la sonnerie de l'horloge astronomique de la tour Zimmer ont été conçus par Felix Timmermans. L'enfance est représentée par Bertha, l'adolescence par Ernest Staas, l'âge adulte par le ferronnier d'art lierrois Van Boeckel et la vieillesse par le bizarre notaire du roman *Anne-Marie*, monsieur Pirroen.

Sur l'autre rive de la Nèthe, qui contourne le centre pour le traverser ensuite, le musée Timmermans-Opsomer invite à une visite. Il abrite notamment la chambre reconstituée où Timmermans travaillait, ainsi que des souvenirs de Bergmann et d'autres artistes lierrois.

Dans quelque sens que l'on parcoure la ville de Lierre, en suivant le sentier Timmermans, son intuition ou le pur hasard, on passe toujours par des endroits où l'auteur de *Pallieter* a laissé des traces de

«Vue de Lierre prise d'Anvers.»
Lithographie d'après un dessin de Victor Hugo
(Copyright Bibliothèque Royale, Bruxelles).



son imagination. Ce peut être un bâtiment qu'il a esquissé de quelques traits de plume pour en illustrer un de ses livres, un pont dont il a voûté le dos pour le faire enjamber un peu plus allègrement la Nèthe ou tout simplement une enseigne telle que celle qui se trouve au-dessus de la porte d'entrée de la vieille auberge *Het Belofte Land* (La Terre Promise) avec les deux porteurs de fruits fléchissant sur leurs jambes qu'il a tant de fois peints et dessinés.

Là, on s'approche du béguinage, dont Anton Bergmann a ouvert la porte à tant d'artistes.

Contre un mur extérieur de l'église monumentale, on reconnaît, sous un auvent gris et derrière des barreaux noirs, l'*Ecce homo* au manteau pourpre qui inspira à Timmermans et à Thyry le premier de

leurs *Contes du béguinage*. Tout au fond du béguinage entièrement ceint de murs se trouve la ruelle de l'Enfer où habitait ce Martinus dont s'enticha mademoiselle Symphorose. Il y a là aussi la petite maison Ruusbroec, où Timmermans et l'architecte Flor Van Reeth, avec l'auteur Ernest Van der Hallen, qui venait s'y reposer de ses pérégrinations, fondèrent le mouvement *Pelgrim* (Le Pèlerin) qui aspirait à un renouveau de l'art chrétien. Dans le coin que forment la toujours fraîche ruelle de l'Enfer et le *Grachtkant* négligé, où Timmermans a encore eu pendant quelque temps une chambre où il travaillait, subsiste toujours la maison *Soete Naemke* (Au doux nom de Jésus), où habitait la béguine mademoiselle Serruys d'*Ernest Staas*. C'est sur ces pavés inégaux que Bertha se rendait à l'Etablissement pour l'éducation des deux sexes, où Ernest Staas devint amoureux d'elle.

Il n'y a plus de béguines. Les prières ne retentissent plus le long des stations encore en place du vieux calvaire et des parois des vieilles maisonnettes, dont seuls les noms sur les portes évoquent encore la litanie de nombreux saints, mais le béguinage reste toujours un endroit où maint artiste est venu et vient implorer la grâce des Muses.

Une grande partie de ce «lieu sacré» que Bergmann avait conservé dans ses souvenirs a été négligée et démolie, mais peut-être devons-nous à l'avertissement qu'il a lancé le fait qu'il nous reste heureusement encore plusieurs témoins intéressants d'un espace clos où le rythme du temps est toujours plus lent qu'ailleurs et où quelquefois le silence est encore audible.

Bibliographie des œuvres d'Anton Bergmann et de Felix Timmermans traduites en français.

Anton Bergmann: *Ernest Staas, avocat*. Traduit du flamand par Xavier de Reul. Bruxelles, Lebègue, 1886.
Tony Bergmann: *Ernest Staas, avocat*: Traduit du flamand par X. de Reul. Bruxelles, Office de Publicité, Collection «Traducta», 1942; 2e éd. 1943; 3e éd. 1946.

Felix Timmermans: *Les très belles heures de mademoiselle Symforosa, béguine*. Traduit du flamand par Betty Colin. Dans: *Europe*, no. 3, avril 1923, pp. 311-338.

Felix Timmermans: *Les très belles heures de mademoiselle Symphorose, béguine*. Traduit du flamand par Roger Kervijn de Marcke ten Driessche. Louvain-Paris-Rome-Zug, Editions Rex, Chefs-d'œuvre flamands I, 1, 1931.

Felix Timmermans: *Pallieter*. Traduit du flamand par Bob Claessens.

Paris, F. Rieder et Cie, Les prosateurs étrangers modernes, 1923; 8e éd. 1930; 1935.

Bruxelles, éditions du Houblon, 1943.

Bruxelles, Editions Complexe, Le plat pays, 1975.

Felix Timmermans: *La petite communiant*. Traduit du flamand par Betty Colin. Dans *Europe*, tome 5, no. 17, mai 1924, pp. 37-43.

Felix Timmermans: *L'enfant Jésus en Flandre*. Traduit du flamand par Neel Doff.

Revue belge, 2e année, tome 1er, no. 6, mars 1925, pp. 530-552.

Paris, F. Rieder et Cie, Les prosateurs étrangers modernes, 1925; 1926.

Felix Timmermans et Edouard Veterman: *Et où l'étoile s'arrête*. Légende de Noël, traduite du flamand par W.I.C. Timmerman.

Revue fédéraliste, novembre 1926, mars et avril 1927.

Paris, A. Blot, Les cahiers du théâtre 16, 1928.

Paris, Editions Billaudot, 1954.

Idem. Traduction de Marie Gevers.

Bruxelles, Théâtre national de Belgique; Paris, Cahiers de Témoignage chrétien, 1959.

Felix Timmermans: *Clair de lune. La mort d'Anne-Marie. La cave à vin de M. le Curé, Saint-Gommaire* (fragments) dans André de Ridder & Willy Timmermans: *Anthologie des écrivains flamands contemporains*. Anvers, L. Opdebeek, Paris, Edouard Champion, 1926, pp. 323-349.

Felix Timmermans: *Triptyque de Noël*. Introduction et traduction de Camille Melloy. Louvain-Paris-Rome-Zug, Editions Rex, Chefs-d'œuvre flamands, 1, 2, (1931).

Idem. Traduction établie par Marie Gevers, Marthe Goffin et Jean de Beucken. Liège, Editions du Balancier; Den Haag, Zuid-Hollandsche Uitgeversmaatschappij, (1935).

Idem. Traduit par Marie Gevers.

Paris-Bruges, Desclée, 1951.

Paris-Bruges, Desclée De Brouwer, Cahiers DDB 4, (1953).

Felix Timmermans: *La harpe de saint François*. Traduit du flamand par Camille Melloy.

Revue générale, 67e année, août 1934, pp. 129-163.

Paris, Librairie Bloud et Gay, (1935), (1947), 1959, 1961.

Paris, Editions Franciscaïnes, 1942 (1950).

Paris, Editions Lumières, 1948.

Paris, Club du livre religieux 3, 1955.

Paris, Editions G.P., 1960.

Paris, Bloud et Gay, Livre de vie 4, 1961.

Felix Timmermans: *Pieter Bruegel*. Texte français de Neilly Weinstein.

Paris, B. Grasset, (1938), 1939.

Paris, Intercontinentale des livres; Verviers, Editions Gérard et Cie, Les vies passionnées 8, (1956).

Timmermans raconte... Choix de contes et de nouvelles. Introduction et traduction de Camille Melloy.

Paris-Bruxelles, L'Essor, (1941).

Bruxelles-(Paris), Editions de l'Etoile, (1942).

Felix Timmermans: *Contes*. Texte français de Marie Gevers. Brugge, Desclée De Brouwer, 1942.

Felix Timmermans: *Le curé de la vigne en fleur*. Mis en français par Joseph Maenhout. Paris-Bruxelles, Editions L'Essor, 1942; 1943.

Felix Timmermans: *Anne-Marie*. Roman traduit du flamand par Madame Cludts. Bruxelles, La Sixaine, (1946).

Felix Timmermans: *Psaume paysan*. Traduit du flamand par Betty Colin.

(Paris-Liège), Maréchal, Couleur du monde 3, (1942), (1943). Paris, H. Curtil, Art et Sélection, 1947.

Bruxelles, Editions Wellprint, Collection Zénith 2, 1966.

Felix Timmermans: *Le pèlerinage*. D'après la traduction (de *Mademoiselle Symphorose*) de Kervyn de Marcke ten Driessche.

Une journée faunesque (extrait de *Pallieter*). Traduit par P. Brachin.

Dans: Pierre Brachin: *Anthologie de la prose néerlandaise*. Belgique I, 1893-1940, Paris, Aubier-Bruxelles, Asedi, Collection bilingue des classiques étrangers, 1966, pp. 144-153 et 282-299.

Felix Timmermans: *Onze-Lieve-Vrouw der Vissen. Notre-Dame aux poissons*. Traduit par Camille Melloy. (+ autres langues). Brussel, Ministerie voor Nederlandse Cultuur, (1968).

Felix Timmermans: *Adagio*. Adaptation française de Albert Sechehaye. Bruxelles, La Renaissance du Livre, Collection bilingue, 1973.

Traduit du néerlandais par Willy Devos.